

Souvenirs de Georges Rodenbach

Témoignage d'Anna Rodenbach.

Le Figaro, 15 juillet 1903 et La Flandre libérale, 17 juillet 1903

(avec quelques coupures)

C'est pour ceux qui l'ont aimé, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu, que je vais inscrire mon nom à la place où il mit le sien tant de fois. C'est à l'occasion de l'inauguration de son monument à Gand que j'ose remuer du passé sur ce tombeau commémoratif dédié à la mémoire des années qu'il passa près des canaux silencieux de la Flandre.

Georges Rodenbach n'est pas né à Gand, mais il y a autrefois vécu et ses œuvres sont imprégnées de cette atmosphère où l'on appréhende déjà la tristesse saline de la mer, du grave fleuve qui s'influence du flux et du reflux de la marée et de tout ce que cette sœur de Bruges porte aussi de mélancolie septentrionale dans son nom.

Ô Gand ! où l'Escaut vert, les canaux, les carillons, les réverbères trouent clairement la brume de ses paysages citadins... C'est là que va prendre place la pensive et obsédante figure, due au ciseau du sculpteur Minne, pour matérialiser un souvenir.

Dans le décor de l'ancien Béguinage, au milieu de ses vieilles pierres, les amis du poète du Silence, les pèlerins de son art iront vers lui... mais ma pensée s'attarde à le revoir dans le petit hôtel du boulevard Berthier où il passa la dernière année de sa vie. On l'aima beaucoup, car on aime étrangement et sans le savoir l'endroit où l'on va mourir. Il répétait souvent : «Les nouvelles demeures sont pleines d'angoisses et hallucinantes, elles font songer à ces paroles d'Alphonse Daudet : Quand j'entre dans un nouvel appartement, je vois immédiatement la place où l'on posera mon cercueil»

Nous eûmes le chagrin de sa mort. Plus tard et coup sur coup nous apprîmes celles de Puvis de Chavannes et de Mallarmé.

«Tous nos amis, disait-il, tous les nôtres s'en vont : vraiment la mort se rapproche bien de nous... ». Et nos yeux s'évitaient. Il parlait peu de sa détresse, on la devinait et, dans l'obscurité, il se taisait longuement. Sa nature trop affinée semblait écouter des avertissements invisibles de l'au-delà, qui, ne pouvant s'adapter à nos expressions humaines, venaient ébranler les parois de son âme. Voulant expliquer l'ambiance inquiète, je songeais : «Les paons de la décoration murale nous narguent avec les multiples regards étalés dans leur plumage ; ils ont un orgueil qui appelle l'humilité des séparations.»

« Nos meubles Empire doivent porter malheur ; ils sont d'une époque qui a connu trop de désastres - l'apothéose du désastre ! - leur style repris à des âges antiques est mystérieux ; cela traîne trop de passé après soi...»

«Il est préférable de vivre dans des meubles sans histoire, sans influence - des choses neuves aux âmes amies, qui retiennent vite l'image du bonheur...»

Lui, résigné, plus blond dans le soir cendré, regardait fixement, par la grande baie ouverte, passer rapides des troupeaux en route vers les rouges abattoirs, sous la sanglante approbation du couchant.

Puis les couples du soir s'avançaient et s'attardaient avant de se perdre dans la nuit. Dans la vision des choses humaines, il voyait intensément tous les achèvements. Il fut un averti, mais un averti redoutant de perdre la mélancolique offrande de la vie, les larmes de la joie et la tristesse latente de toutes les tendresses ; il goûtait amèrement un bonheur menacé.

Pendant la maladie qui devait l'emporter, il aimait à regarder, de son lit, le paysage blanc se déroulant au-delà des fortifications. Notant des vers, lisant un peu, il s'informait des livres parus. Les travaux de notre installation continuaient à l'intéresser, car le petit hôtel du boulevard Berthier avait le charme discret de n'être jamais achevé. Ses amis venaient beaucoup le voir ; nous attendions avec certitude la guérison proche et rien de lui n'était changé. C'était toujours la même familiarité mondaine, une bonne grâce parfaite quoique peu empressée, un léger recul dans une politesse sûre, un à-propos net en toute circonstance, n'oubliant rien de ce qu'il fallait dire, observant sans appuyer, sans insister, avec la sécurité foncière des justes limites. Son allure un peu hautaine s'estompait d'une douceur blonde et de concessions aux opinions des autres qu'il respectait avec l'attention indifférente que l'on témoigne aux étrangers. Sa conversation étincelante avait le souci de n'accaparer personne ; il savait très bien écouter. Seules, la passion de son art, l'affection, l'admiration étaient chez lui violentes, toujours durables, et jamais aucun mensonge ne passa dans sa bouche - jamais !...

Le soir de Noël, dans le son des cloches et la rumeur d'une joie lointaine, ses regards nous quittèrent, puis il cessa tout à coup les gestes de la vie. On me dit : « Il est mort », et quoique la chose parût monstrueuse, sinistre, impossible, il a fallu la croire... Les meubles Empire, plus rigides dans la nuit, étaient affreux, les grands paons dormaient aux murailles éteintes ; les pierreries des bijoux ne captaient plus de reflets vénéneux. J'ai senti que l'« intruse » était partie emportant toute sa proie, en ne laissant dans une effigie humaine que le spectre de la beauté du disparu.

Des appels, des cris, des voix étouffées, des sanglots, des gens préparant à la hâte le suprême vêtement de la tombe, des portes ouvertes et refermées brusquement, l'escalier plein d'amis entrant dans la maison ou en sortant, tout en respectant le silence de la chambre hermétique et mortuaire, avaient troublé le sommeil de notre fils endormi dans une pièce voisine... A côté, derrière une porte dormait aussi quelqu'un : quelqu'un qui ne répondait plus et qui, dans un immuable sommeil, venait de commencer, silencieusement - immensément - le songe d'une autre nuit de la Nativité. Ce fut un soir lugubre où, comme le dit Alphonse « les lampes éclairent mal », où tout paraît englouti, et pourtant je ne me rappelle rien aussi exactement que ces sombres moments. Le mécanisme de ma mémoire a, dans une lucidité inconsciente, enregistré sur le même plan des puérités, des choses essentielles - et tout s'est cinématographié dans mon souvenir ineffaçablement.

Souvenirs du temps où Mallarmé vivait

Par Anna Rodenbach

Le Journal de Genève, supplément littéraire, 20 et 27 novembre 1943.

Je ne commencerai point par faire l'inventaire mobilier du petit appartement où, rue de Rome, Mallarmé vécut avec sa famille. Dans la salle à manger, de plafond bas, où se réunissaient les disciples, on le sait, la lampe à pétrole d'une suspension diffusait une lumière avare; on sait aussi que le poêle de faïence blanche emboîté dans un des angles de la pièce avait la porte en cuivre de son chauffe-assiettes bien astiquée, que la petite pendule de bronze, ornée de fleurs en porcelaine de Saxe, bénéficiait d'un traitement de faveur sur la cheminée de la chambre de Mme Mallarmé. Le tapis, je l'ai, comme sous les yeux, dans mon souvenir. Il était de la Savonnerie : une couronne de roses entrelacées d'un ruban bleu en formait le milieu, le même motif était répété, en réduction, aux quatre coins. Il accusait son âge, du XVIIIème, si le fond vert acide et marron obscur n'avait semblé le pousser vers l'Empire. Il était de transition. Malgré l'état délabré dans lequel elle l'avait acheté sur le carreau du Temple, Mme Mallarmé, toujours fière de l'avoir découvert, nous en disait le prix très amusant : cent sous. Combien de temps a-t-elle dû passer à le réparer ! Les meubles, pour autant que je m'en souviens, prennent dans mon esprit un aspect plus sentimental que documentaire. A part les très beaux tableaux que l'on voyait sur tous les murs : le portrait du poète par Manet, celui de sa fille Geneviève par Whistler, un paysage de Monet, une toile de Berthe Morisot, un Odilon Redon... J'en passe, c'était un délicieux bric-à-brac, mais constituant un ameublement plutôt disparate. Mallarmé s'en expliquait ainsi :

« Un meuble bien choisi dans une belle époque suffit à lui seul pour en évoquer tout le luxe... Rue de Rome, les réunions du mardi soir sont loin de ressembler aux soirées artistiques et littéraires des salons parisiens où chacun peut glisser son opinion. Ici, on se tait. Le Maître, souvent debout, les talons soulevés pour se grandir, parle en s'écoutant : il officie presque... » Mais, quelquefois, pour se reposer, il tendait la perche : nul ne se serait permis de la saisir. Si quelqu'un l'eût osé, les regards de toute cette jeunesse ardente et silencieuse l'eussent foudroyé. Celui qui se serait cru, par un geste évasif du maître, invité à prendre la parole n'avait, pour se dérober, qu'à regarder attentivement un autre beau portrait du poète par Renoir, comme voilé dans la pénombre. Il est dix heures, le conférencier vraisemblablement doit être très fatigué : c'est alors que Geneviève, charmante, apparaît portant des grogs chauds sur un plateau. Tout le monde est debout : c'est le signal du départ. Un instant après, on se sépare.

On a beaucoup écrit, beaucoup épilougué sur la vie et l'œuvre de l'auteur de *L'Après-Midi d'un Faune*, mais personne, jusqu'ici, ne nous a nommé la sombre étoile qui, par des chemins inexplorés, l'a orienté vers la gloire.

Après les vers faciles de ses débuts, l'emprise baudelairienne, et ses attaches avec le Parnasse, comment expliquer cette brusque bifurcation, cette brisure ? Par son harmonieuse conjugaison des ténèbres et de la lumière, peut-être s'est-il associé instinctivement au rythme terrestre du

jour et de la nuit ? Non, sa pensée ne procède pas de l'instinct : ce n'est que par un travail obstiné qu'il arrive à la formuler.

L'anglais fut un élément troublant introduit dans sa vie. Comme il ne fut pas initié à cette langue dès son jeune âge mais quand sa formation française était achevée, et quoiqu'il eût fait, plus tard, de longs séjours à Londres et publié de savantes traductions de plusieurs grands écrivains de langue anglaise, cette langue était restée, chez lui, à l'état secondaire. Il ne la parlait pas *fluently*. Ses premiers essais ne purent être faits que par le mot à mot, et la traduction littérale de certaines phrases, de locutions idiomatiques, n'amena sous ses yeux qu'un texte insoupçonné. Peut-être a-t-il compris que le français recelait encore un sens irrévélé ? Une porte s'ouvrit toute grande sur un horizon inconnu. Il a cherché. En torturant un peu la phrase - si j'ose dire - par le déplacement des synonymes, le renversement du jeu des images et s'aidant d'une syntaxe assortie, il a trouvé la piste. Le dogme grammatical l'inquiétait ; il y a touché ; non, croyait-il, pour le réduire, mais pour l'assouplir, l'adapter à son système - si j'ose employer ce mot - et pour l'agrandir.

Ne disait-il pas un soir à un général, dans un salon parisien, chez Mlle Normant, la sœur d'Henri Roujon :

«Nous aussi nous défendons un territoire et, comme vous aussi, nous l'agrandissons.»

Il a cherché ; il a découvert une poésie secrète, telle une profonde fontaine à demi tarie sur un lit de gemmes obscures ; ce n'est qu'un furtif rayon de soleil qui en allume la splendeur.

N'importe, il fut un maître ; il vint à son heure, son génie apparut dans le destin des lettres françaises pour freiner la banalité qui ne s'y faisait que trop sentir. Son art est un exemple plus qu'un enseignement. Certes, il eut des disciples, mais ceux qui l'ont suivi n'ont fait que porter leurs pas dans l'empreinte exacte des pas mallarméens. Aussi, sur la stèle idéale qui s'érige dans la mémoire humaine pour y porter les grands noms, on voudrait y lire : A Mallarmé seul.

C'est dans une petite maison des champs, ou plutôt dans le logement qu'il avait loué, que Mallarmé semblait le mieux vivre. En cette nature, exclue de ses écrits et comme retrouvée, délivré du fardeau de la vie, pour lui étriquée, de Paris, il était heureux. D'une simplicité charmante, à Valvins, il parlait à tout le monde et comme tout le monde. Y travaillait-il ? On le disait. La plus grande partie de son temps devait être absorbée par sa correspondance, car il répondait aux lettres de tous ceux qui recherchaient l'honneur de lui écrire, et ils étaient nombreux. Aussi ses autographes ne doivent pas être rares. Du moins je le suppose.

Il me souvient d'un séjour que nous fîmes, Georges Rodenbach et moi, au bord de la Seine, dans une villa que Nadar nous avait louée pour quelque temps. De là, on pouvait voir le poète, dans sa yole, tendre la voile avec dextérité. Jamais il ne se laissait aller à la dérive au gré du courant ou de ses songes. Le «maître après Dieu» à son bord, tout le temps, louvoyait. Il fuyait la facilité.

Un soir qu'il était venu avec « ces dames », ainsi qu'il les nommait, partager familièrement notre simple repas, Geneviève demanda gentiment à notre fils, alors âgé de quatre ou cinq ans, de lui réciter une fable. Au lieu du *Maître corbeau sur un arbre perché* que nous attendions, le bambin se mit à enchaîner un tas de mots sonores dénués de toute signification, sur un ton déclamatoire et dans un rythme vaguement alexandrin venant on ne sait d'où. Mais qui n'a parfois entendu lire à haute voix des vers dans la maison d'un poète ? L'enfant, à son insu, s'en

était-il inspiré ? Comme Georges Rodenbach, en souriant, faisait taire le jeune récitant, Mallarmé intervint en disant : « Laissez-le dire, c'est à son âge que l'on parle, plus tard, en parlant, on écrit... »

Les séjours de Mallarmé à la campagne se prolongeaient de plus en plus ; débarrassé du cours d'anglais qu'il donnait dans un collège de Paris, il envisageait le temps où il pourrait s'installer définitivement dans sa villageoise demeure. Ce fut par un jour doré de la forêt de septembre qu'il disparut pour toujours.

Plus tard, il m'arrivait parfois d'aller passer quelques jours dans une petite auberge avoisinant la maison où Mallarmé mourut ; sa fille en avait fait l'acquisition après son mariage avec le Dr Bonniot.

Je revois son visage qui, les traits se précisant avec l'âge, ressemblait de plus en plus à celui de son père. A tout instant passaient dans la conversation ces mots : « Père n'aurait pas aimé... » ou encore « Père n'aurait pas approuvé... ». Pour elle, il n'était pas entièrement disparu, il vivait toujours dans une atmosphère imprécise, comme à l'état d'une présence surnaturelle. Je crois entendre aussi la chute, amortie par le gazon desséché, des fruits d'or, touchés de violet, du mirabellier auprès duquel nous étions assises... Je l'écoutais plus silencieusement encore quand, dans ses réminiscences mallarméennes, quelque détail s'introduisait fortuitement, touchant un passé qui était aussi le mien. Mme Mallarmé, pour être plus résignée, n'en était pas moins attachée au souvenir du grand disparu. D'origine étrangère, encore qu'elle habitât la France depuis longtemps, elle parlait toujours un français difficile. De ce fait, elle ne pouvait suivre que très approximativement la pensée de son mari. Mais elle lui fut une Compagne admirable. Par ses qualités de discrétion, de prévoyance, elle équilibrait le modeste budget du ménage de façon que le poète ne s'aperçut pas trop de sa précarité. Peut-être fit-elle davantage en ne le comprenant pas.

Les années s'écoulèrent. Je revins à Valvins peu de temps avant la mort du Dr Bonniot. Il s'y était retiré avec sa seconde femme. Le docteur était miné par ce mal mystérieux dont ont souffert les radiographes de la première heure. Ainsi que beaucoup de ses confrères, il n'y avait pas échappé. Ceux qui vinrent après eux furent épargnés grâce aux leçons de l'expérience. Il avait les mains toutes couturées de cicatrices.

Si, dans les entours de la vieille maison, rien n'était changé, il n'en était pas de même à l'intérieur de l'historique demeure. Je ne retrouvai plus les anciens meubles, certains objets d'art avaient disparu. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, ont dû être légués et l'on sait que le gendre de Mallarmé a exécuté rigoureusement et pieusement les dernières volontés, verbales ou écrites, qui lui ont été laissées. De même, durant toute sa vie, il a servi, dans le plus pur esprit mallarméen, la grande mémoire qui lui était restée chère.

Le maître du logis était visiblement préoccupé, certaines réticences dans sa conversation donnaient à penser que son inquiétude venait de la façon précaire dont il avait dû assurer sa vieillesse. Cela toutefois n'est qu'une conjecture; tout ce qu'il a pu faire dans ce sens ne regardait, à coup sûr, que lui seul. Mais je ne retrouvais plus chez lui, chez eux, cette ambiance apparentée à celle qui régnait jadis dans le petit appartement de la rue de Rome.

... Au déjeuner, il y avait un poulet au curry dont je connaissais la saveur puisque Madame Mallarmé m'en avait donné, naguère, la recette. On servit aussi, comme autrefois, les « fraises

des quatre saisons » du jardin. Mais la jeune femme qui se trouvait devant moi, dévouée, entourant de ses soins son mari malade, ce n'était plus la même, ce n'était pas la fille de Mallarmé, ni celle qui, durant de longues années, fut mon amie qu'à Paris j'avais dû revoir pour la dernière fois étendue sur son lit de mort. Malgré l'accueil empressé qui m'était réservé à la table amie, je revoyais d'autres visages : ceux du passé. Quand je me retirai, Bonniot m'accompagna jusqu'à la gare, exsangue, la démarche saccadée, l'esprit absent. J'ai compris qu'il était perdu.

Mallarmé et les siens reposent dans le petit cimetière de Vulaines, je crois, de Samoreau peut être - au soir de la vie, les souvenirs s'estompent. Si j'hésite quant aux noms, je revois la dalle funéraire. Si j'avais sous la main les notes prises jadis, je pourrais apporter plus de précision et, pour soutenir mon texte, me servir d'autographes, lettres, inscription sur éventail, quatrain sur enveloppe versifiant l'adresse : vers encore inédits d'un travail curieux, qui, tout en rappelant la facture hautaine du maître, n'en participent pas moins des jeux de l'esprit.

Par la pensée, revenons à «Valvins par Avon » ; c'était l'adresse. Les jeunes poètes qui, dans l'avenir, y porteront leurs pas suivront, le pont traversé, le chemin au bord de l'eau qui mène à la maison délaissée. Il y demeure un souvenir vivant comme une présence. Le souvenir de celui qui malgré sa dissidence littéraire, ne peut se détacher du groupe des écrivains illustres formant un règne dont la France, toujours, sera seule à pouvoir ceindre le diadème.

En songeant à Mallarmé, pourquoi donc aujourd'hui, sans les nommer, évoqué-je d'autres visages contemporains de Georges Rodenbach de ma lointaine jeunesse ? Parce qu'il faut se souvenir et se ressouvenir. Et peut-être aussi parce qu'il faut que les femmes pleurent...

Note : Anna Rodenbach a plus de quatre-vingts ans, lors de la rédaction de ces souvenirs.